

Le fantasme de la distance

Orion, c'est l'adolescent autiste du roman de Henri Bauchau intitulé : *L'Enfant bleu*¹. Qui est cet enfant bleu ? C'est, pour Orion, le double de soi, c'est l'autre qui peut être soignant, c'est l'autre tout-puissant, c'est l'autre imaginaire. On ne saura jamais au fil du roman si cet enfant a existé un jour ou s'il a seulement été le « copain imaginaire » d'Orion. Peu importe. Ce qui compte, et qui fait la valeur de l'œuvre (sur le plan littéraire bien sûr, mais pas seulement), c'est que l'on peut suivre pas à pas le développement d'un espace, c'est-à-dire d'une distance entre soi et l'autre. Distance entre soi et l'autre imaginaire, l'enfant bleu ; mais aussi l'autre du quotidien : sa psychotérapeute, Véronique. Il y a de l'autre dans cette histoire, sachant que pour que cet autre existe, il a bien fallu qu'il y ait de l'Autre, du grand Autre. Mais à cet endroit du récit, il y a surtout du petit-*a*. Petit "a" comme tas de peurs, tas d'angoisses, tas de haines sur lesquels le sujet est assis.

Les autres, quand ils sont là, ils se rangent vite dans le clan des persécuteurs démoniaques, cruels, méchants, violents et sadiques. Mais pourquoi ?

Pourquoi ? Lorsqu'on lui pose une question, Orion ne sait que répondre : « On ne sait pas. » Et on remarque à quel point ce « on » désigne pour lui à la fois soi-même et les autres, tous les autres, ceux qui l'entourent mais aussi les trois-cents chevaux, le démon de Paris, les rayons, les autobus qui aboient, etc. « On » désigne une espèce agglomérée de moi-on-les-autres. « On » est commun phonétiquement à Orion, à

¹ Henri Bauchau, *L'Enfant bleu*, Arles, Actes Sud, 2004.

démon et à rayon, mais aussi, plus indistinctement, à Véronique. « On, c'est Orion avec une dose de démon de Paris » dira la psychanalyste².

Voilà. La question peut être posée ainsi : pour Orion, quelle distance est possible entre soi et l'Autre, Autre tour à tour démoniaque (les rayons) ou salvateur (L'enfant bleu, Véronique) ? « On ne sait pas » ne peut que répondre Orion.

Je ne dis pas « quelle distance existe » mais « quelle distance est possible ? », parce que la distance n'existe pas en soi. Pour le dire comme Lacan, la distance n'existe pas. Elle ne se tient pas en dehors, elle est comme le temps, une mesure de l'étant, une mesure du devenir, du rythme, et de l'écoulement. Je rappelle au passage ici que tout est rythme, et que là se trouve vraisemblablement notre toute première identité³, notre moi le plus archaïque. Mesure de l'étant, c'est-à-dire du mouvement, de l'absence de statique. De ce fait, la distance est un peu comme le rythme : elle nous devient une identité.

D'ailleurs les psycho-sociologues ont depuis longtemps défini une qualité de distance qu'ils ont appelée : « distance sociale » créant ainsi une discipline, la « proxémie ». Edward T. Hall⁴ distinguait en 1966 un « espace intime ou personnel », un « espace social » et un « espace public », son argument étant que différents modèles culturels définissent et organisent l'espace, et que ces modèles existent en chacun de nous à un niveau inconscient, produisant de sérieuses failles dans la communication et dans la compréhension des échanges culturels.

Mais revenons à Orion. Très vite, dans le cours du roman, l'adolescent autiste pose une question à l'analyste. Il ne la pose pas avec des mots, mais il la pose avec son corps.

« Je vais avec Orion jusqu'à la porte et là il me tend naturellement son front comme il le fait sans doute le soir avec ses parents pour qu'ils l'embrassent. Je suis sur le point de faire de même, puis brusquement je me ressaisis, je prends sa main et la serre dans les miennes [...] Je m'interroge ensuite : pourquoi ne l'ai-je pas embrassé ? Ce pauvre garçon est très jeune encore, il est lourdement handicapé, il souffre beaucoup, quelque chose a eu lieu. Du plus profond de moi-même un "non" surgit [...] tu n'es, tu ne dois jamais être que sa "psy".⁵ »

Voilà une indication précieuse : la distance effective entre soi et l'autre est d'abord, avant toute concrétisation, une distance à l'intérieur même de l'espace psychique de l'analyste, distance entre le moi et le surmoi qui « surgit du plus profond ».

² *Ibid.* page 119.

³ Claude Allione, « La recherche des rythmes disparus », in *Cliniques Méditerranéennes*, n° 75, Erès, 2007.

⁴ Edward T. Hall, *The hidden dimension*, New York, Doubleday, 1966.

⁵ Henri Bauchau, *opus cité*, page 53.

À quel moment se situe ce mouvement « spontané » d'Orion ? Celui de *se faire embrasser*, de *s'offrir* au baiser. Notons que ce moment est signifiant dans ce trajet thérapeutique, dans la mesure où il manifeste une occurrence, peut-être la première, d'un mouvement qui s'inscrit comme le bouclage du circuit de la pulsion, et permet à cet enfant de ne plus se trouver en permanence suspendu au déchainement à vide des exigences pulsionnelles, comme l'a très bien montré Marie-Christine Laznik⁶. Cette scène vient à la fin d'un épisode pendant lequel Véronique lui a conté les amours adultères entre le taureau venu de la mer et la reine Pasiphaé, amours qui donnèrent naissance au minotaure, dévoreur de jeunes Athéniens en son palais, le Dédale. On sait que, justement, Orion de temps à autre se sent pousser des cornes, et que sous l'impulsion du démon de Paris, il donnerait volontiers des coups de tête çà et là. Mais peut-être que le plus important réside dans l'ambiance dans laquelle le conte a été dit :

« Je me sens épuisée, je me sens inspirée, je continue. Orion éteint la lampe de mon bureau, ce qu'il n'a jamais fait. Il pleut dehors, nous sommes dans une demi-pénombre douce.⁷ »

Autant dire que la scène du baiser vient clore une scène d'amour, une scène amoureuse sans contact, de celles que l'on dit, curieusement : *platoniques* ; une scène d'amour dans la langue et dans une ambiance pour le moins romantique... Il s'y est établi un transfert dans lequel, très classiquement, Véronique veut maintenir la distance, c'est-à-dire la neutralité de l'analyste. C'est une chose que l'on va retrouver dans le texte, relativement au baiser de nouveau, mais aussi aux questions de positions réciproques de l'analyste et de l'analysant.

« Il me tend tout naturellement son front comme il l'a déjà fait une fois. J'aimerais l'embrasser mais je me contente de prendre ses mains dans les miennes. [...] Il s'en va content. Moi aussi je suis contente.⁸ »

Là, il n'y a plus de distance dans les sentiments, ils sont tous les deux sur la même longueur d'onde, ils sont *contents*. Remarquons au passage qu'étymologiquement parlant, content vient de « renfermer en soi, contenir ».

Cette phrase suit un épisode où Véronique offre à Orion « un cahier recouvert de simili cuir » pour y ranger ses dessins (don), à quoi Orion répond en réalisant un dessin dont ses parents disent à Véronique : « Il a été si heureux de votre cadeau qu'il veut vous apporter quelque chose. » (contre-don). Mais le front qu'il tend est-il un don de soi ou bien, au contraire, une demande ? Peut-être les deux ?

⁶ Marie-Christine Laznik, *Vers la parole*, Paris, Denoël, 1995. Elle y met en lumière la reprise que fait Lacan (Séminaire XI) des propositions de Freud (3 essais...) d'un circuit de la pulsion dont le troisième temps serait le retournement sur soi, caractérisé d'un « se faire ». « Ce dont il s'agit dans la pulsion, c'est de se faire voir, dans ce 'se faire', l'activité de la pulsion se concentre, et c'est à le reporter, sur le champ des autres pulsions, que nous pourrions peut-être avoir, saisir, quelque lumière. » Jacques Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Séminaire XI*, Paris, Seuil, 1973.

⁷ *Ibid.*, page 49.

⁸ Henri Bauchau, *opus cité*, page 83.

D'une certaine façon, c'est ainsi qu'Orion pose la question de la distance. Elle va revenir d'un autre façon sous l'angle des *postures*.

« Souvent [le démon] vous prend par derrière et quand on est plein de rayons [...] il faut sauter et donner des coups sur le mur et alors on a mal aux mains et aux pieds.⁹ » « Lourd, c'est lourd, les rayons ne brûlent pas encore mais ils sont tout autour. »

Alors peut venir la demande :

« Il faut que tu sois derrière moi, pas loin. »

Ou encore :

« On a senti beaucoup de rayons et souvent l'odeur du démon empêchait de dessiner. Après on a été mieux parce que tu étais derrière moi. » « C'est toi qui étais derrière moi, dans ma tête quand on faisait le dessin.¹⁰ »

Ce « on » qui revient encore marque justement la question du sujet en ce que « je » serait marqueur de distance et de séparation, quand « on » désigne une identité et une distance à l'autre à la fois indistinctes et indifférenciées.

Mais peut-on véritablement être neutre ? Et de quoi s'agit-il ? Jean Oury évoquait cette question avec beaucoup d'humour. D'ailleurs, que peut-on appeler « neutralité » dans une institution ? Il disait de la neutralité : « elle est *toute la personne*¹¹ », lui assignant ainsi une fonction de leurre à reprendre plutôt dans la dimension de ce qui vient borner le sujet dans les jeux transférentiels : « *la notion de neutralité me semble être (...) à côté des choses.* » Et il ajoutait : « On ne reste pas psychanalyste bien enveloppé dans son costume et dans sa viande et les pieds dans ses pompes, car le psychotique il voit qu'il manque un bouton à ta manche, et c'est peut-être la chose la plus importante : *Pauvre con, tu te crois neutre et tu as oublié de te faire recoudre ton bouton, alors comment ça doit être avec ta bonne femme...* » ; pour finir par asséner que la neutralité « c'est une position de lâcheté et de démission dangereuse. »¹²

« Il y a cette neutralité a minima que l'on peut attendre d'un psychanalyste dans son cabinet. Mais peut-elle être transposable à l'institution où chacun s'engage au travers de ce qu'il peut le moins contrôler, son corps, ses humeurs, ses réactions psycho-somatiques, et ce d'autant moins que l'essentiel de sa vigilance est absorbée par cette tentative de contrôle sur soi ? Quoi qu'il fasse, le sujet prend le devant de la scène. Au fond, il vaut mieux mettre en place un dispositif de nature à repérer d'emblée les scènes où il va

⁹ *Ibid.*, page 61.

¹⁰ *Ibid.*, pages 64-65.

¹¹ 11. Jean Oury, *Il, donc*, Paris, U.G.E., 1978, page 73.

¹² *Ibid.*, page 74.

s'exprimer plutôt que de vouloir s'efforcer de construire une hypothétique neutralité, évanescence, voire ridicule dans certaines circonstances¹³. »

*

Deuxième exemple. Voici comment Dominique Guyomard commentait cette question¹⁴. Elle nous raconte l'histoire d'une analysante qui n'y croit pas : « je ne vois pas comment cela peut m'aider » annonce-t-elle.

« Dans un deuxième temps, il y a comme un essai d'appropriation du lieu. Elle demande à téléphoner de chez moi, à aller aux toilettes sur un mode qui suppose l'évidence de ma réponse. [...] Vient à l'acmé de cette période, l'épisode que je nomme "de la viande crue". S'asseyant devant moi à une séance, [elle] sort de son sac un paquet enveloppé soigneusement par son boucher : de la viande crue hachée. "J'ai faim, si ça ne vous ennuie pas je vais en manger un peu". [...] Je me sens malgré tout nettement plus secouée par cette consommation. Moi aussi, je suis sans doute destinée à être mangée toute crue.

Un troisième temps lui succède, où la violence — ma violence — du contre-transfert émerge comme révélateur du transfert négatif inconscient de ma patiente. Violence que j'avais refusée jusque là, m'emparant de la technique pour résister. Ce troisième temps débute dans une séance précise où il est dit : "vous êtes à mon service"... "C'est moi qui décide ce dont je veux parler".

"J'en ai assez de vos manières de petite fille capricieuse", me suis-je entendue dire, bondissant de mon fauteuil et sortant de mon calme apparent. Trois pas me séparaient de la porte de mon bureau, le temps de lui dire : "je vous attends à votre prochaine séance".

Elle m'a prise au mot et fait l'attendre en vain à la séance suivante. Elle n'a pu revenir qu'après m'avoir fait l'attendre. Bien sûr, elle me fit des reproches la fois d'après. Mais j'ai pu lui dire quelque chose de mes limites et de ce que supposait, comme conditions de travail, cette analyse avec moi. L'espace du transfert s'est mis en place et dynamisé à partir de ce que j'ai eu à savoir, pour moi d'abord, afin de pouvoir travailler avec elle. Il a fallu provoquer, dans le transfert, une répétition qui a amené non seulement un souvenir mais une possibilité de liens de sens entre une actualité malade et des souvenirs. »

Ce cas est particulièrement intéressant, je dirai même qu'il est exemplaire en ce qu'il montre bien cette articulation du transfert, de la distance, de l'acte et du fantasme dans l'acting-out. Chacun aura entendu,

¹³ Claude Allione, *Espace psychique, transfert et démocratie*, Vigneux, Matrice, 1995.

¹⁴ Dominique Guyomard, « Les positions limites du contre-transfert dans les réactions thérapeutiques négatives », in *Esquisses Analytiques*, n° 12, Automne 1989...(pages 58-59).

je pense, comment la réminiscence infantile est active dans la position du sujet mais, surtout, comment elle se traduit dans la position de l'analyste, en dépit de son attitude technique consciente qui est une tentative de contrôle, tentative qui échoue ici devant la pression sans cesse augmentée du contre-transfert. L'analyste finit par agir. Or, ce qui est plus rare, c'est qu'elle attribue à ce passage à l'acte le début de la reconnaissance des phénomènes transférentiels ; voire un début d'élucidation des structures inconscientes. Il y a quelque chose de l'ordre de la mise en acte du transfert qui, alors, peut se mettre en paroles. Il est vrai que cette façon de pratiquer l'analyse est peu orthodoxe et qu'elle peut sembler ne pas être courante. Mais en est-on si sûr ? Ne trouve-t-on pas souvent ce genre d'actions chez des analystes ? Chez ceux qui osent en parler, tout au moins ? Ainsi Bion par exemple qui se rend au chevet d'un analysant qui le fait appeler :

« Un jour que j'étais en séance avec un autre patient, je reçus un message téléphonique. Je demandai qu'on me rappelle plus tard. "Non, Docteur, c'est urgent, me dit-on. Connaissez-vous quelqu'un du nom de X (mon patient)

— Oui

— Il vient d'avoir un grave accident en traversant la rue. Voudriez-vous venir le voir ?

— Oui, je viendrai plus tard. Je suis occupé. Je le verrai plus tard.¹⁵ »

Ainsi, Françoise Dolto qui se lève pour aller fermer la porte à une patiente en plein acting-out :

« Il faut que je m'en aille. Elle se lève, comme prise de panique et évitant mon regard. Je lui dis : Non ! Et je referme la porte qu'elle venait d'ouvrir. Vous ne vous en irez pas. Remettez-vous sur le divan et essayez de parler.¹⁶ »

Ainsi, Winnicott qui nous dit :

« Il m'est arrivé d'être frappé par une patiente. Ce que j'ai dit à cette occasion n'est pas publiable.¹⁷ »

Ainsi, Anne-Marie Séchehaye¹⁸ qui apporte un sac de pommes à une jeune schizophrène qui lui en a fait la demande.

Ainsi Jacques Lacan qui, lors de la première séance où il reçoit Octave Mannoni l'examine sous l'angle médical :

¹⁵ W.R. Bion, *Conversations Psychanalytiques*, Paris, Gallimard, 1980.

¹⁶ Françoise Dolto, *Séminaire de Psychanalyse d'enfants*, Tome 2, Paris, Seuil, 1985.

¹⁷ Donald Woods Winnicott, Le contre-transfert, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

¹⁸ Anne-Marie Séchehaye, *Journal d'une schizophrène*, Paris, PUF, 1950.

« Du côté organique, il m'a examiné — réflexes, foie, cœur — en me conseillant de me faire faire un nouvel examen de sang.¹⁹ »

La liste serait sans doute bien plus longue qu'il n'y paraît. Qu'on ne s'y trompe pas cependant. Je ne cherche pas à accréditer l'idée qu'il soit naturel d'agir au cours de l'analyse. Mais force est de constater que pour nombre d'analystes, un acte ne signe pas forcément la fin d'un travail analytique ni l'abolition d'une supposée distance nécessaire ; et que, bien au contraire, il trouve parfois sa place dans le jeu du transfert, dans l'interprétation de celui-ci et, en fin de compte, dans la poursuite du traitement. Voyez à ce propos tout la finesse du travail de psychothérapie qu'expose Henri Bauchau dans *L'enfant bleu*, et comment le refus de Véronique d'entrer en contact par un baiser se poursuit dans un *accordage* de plus en plus étroit, de plus en plus fin, et à l'intérieur duquel l'enfant, Orion, trouve petit à petit sa place de sujet ainsi que la reconnaissance de l'Autre, non pas seulement en tant qu'existant, mais surtout en tant que séparé.

Permettez à ce propos que j'insiste un instant sur ce mot que je viens d'employer : accordage. Il se démarque pour moi de celui qui revient aujourd'hui comme une rengaine dans les institutions : cohérence. Maintenant, tout devrait être *cohérent* : les équipes, les règles, les hiérarchies, les pratiques, etc. Soit. Mais dire qu'on est cohérent, cela signifie étymologiquement qu'on est collés ensemble, deux par deux ou en groupe. Or est-ce cela que nous désirons, ou voulons-nous au contraire une *harmonie* entre différentes positions d'équipe ? Pensez à ce que serait un concerto ou une symphonie composée d'une ligne harmonique où chaque instrumentiste jouerait la même partition... Il n'y a guère que les rails qui soient véritablement cohérents : ils ne s'écartent jamais et ne connaissent qu'une seule distance. Bien au contraire, ce sont des *infimes différences* qui règlent l'harmonie dans une équipe ; et de là peut naître, pour chaque patient, l'esprit dans lequel il va s'inscrire dans le transfert. Et l'harmonie dans un concert, cela commence par l'accordage. Je ne parle pas simplement du transfert sur tel ou tel, ce qui reste évidemment la première démarche, mais également — et sans doute est-ce là le fondement de toute thérapie institutionnelle — je désigne aussi un transfert sur le lien qui unit les soignants entre eux, par paires, par groupes, par équipes, c'est-à-dire : un transfert sur les transferts d'équipe. Or, comment cela pourrait-il se faire si les dites équipes (et les administrations qui les gèrent) considèrent comme étant de la « parlotte » tout le travail de parole et d'élaboration des positions subjectives qui conditionnent les transferts dans les institutions ?

Mais revenons à la question du contact, et donc de la distance. Je pense à l'exemple que donnait un universitaire dans un congrès. Il avait montré un film à des étudiants où il s'agissait d'un entretien avec une jeune schizophrène. En terminant, le thérapeute posait sa main sur le bras de sa patiente, et tous les étudiants eurent un mouvement de recul. On ne touche pas les psychotiques ! Notons que ce n'est pas si mal que ces étudiants aient acquis la notion d'une distance spécifique à la psychose. Mais après tout, les

¹⁹ Octave Mannoni, *Nous nous quittons, c'est là ma route*, Paris, Denöel, Coll. L'Espace Analytique, 1990.

choses ne sont pas aussi simples ni aussi binaires : si pénétrer l'espace intime de ces personnes n'est pas un acte anodin, il peut parfaitement prendre sens, voire *effet thérapeutique*, lorsqu'il s'articule dans une relation transférentielle. C'est dire qu'en matière thérapeutique aussi, la distance ne s'entend que dans son articulation au transfert, encore faut-il prendre le temps de l'analyser et d'y entendre quelque chose.

L'exemple du travail avec les enfants autistes est également éclairant à cet égard. Il fut un temps où beaucoup pensaient que l'espace intime de l'autiste étant aussi son espace de sécurité, il était impératif de s'abstenir de toute intrusion. Il en résultait parfois de longues séquences indécises où chacun observait l'autre. Il arrivait parfois que l'enfant tente une ouverture, mais c'était bien rare. On aurait pu aboutir ainsi à communiquer par signaux de fumée ! Il aura fallu que cette tendance se renverse, et que l'on réalise que les approches thérapeutiques avec ces enfants passent souvent par une sorte de greffe de l'altérité, de *greffe de l'Autre* pour pouvoir progresser, ce qui se traduit aussi par un important passage par le corps à corps. Ainsi ce travail et ce combat que mène Pierre Delion avec le *Packing*, dont vous savez peut-être qu'il irrite fortement une certaine association de parents d'enfants autistes. Pourquoi ? Parce que le *Packing*, autrement dit les enveloppements humides, constitue une expérience corporelle de nature justement à établir l'existence, sinon la permanence de l'Autre. Est-ce une violence comme le dénoncent certains ? Clairement non. Bien au contraire, c'est une approche respectueuse du corps de l'enfant et de sa soi-disant "bulle" qui vise à reprendre le cours de la vie là où la sienne est, semble-t-il, restée en souffrance : dans la rencontre de l'altérité. Je ferai également remarquer que des techniques (ou méthodes) comportementales bien plus en cour aujourd'hui, pourraient également apparaître comme uniquement violentes, et que finalement elles concourent au même objectif : rétablir de l'altérité afin de ne pas laisser l'enfant en proie aux divagations pulsionnelles pures. Il en va ainsi de la méthode ABA dont Jacques Hochmann nous rapporte la genèse :

« Deux expérimentateurs se tenaient de part et d'autre d'un sol électrifié. L'un des expérimentateurs poussait l'enfant sur ce sol. Recevant une décharge, l'enfant, pour y échapper, se précipitait dans les bras de la personne opposée. Au bout d'un certain nombre d'épreuves, dûment conditionné, il changeait de comportement.²⁰ »

Changement de comportement, c'est-à-dire réduction de sa distance avec l'autre. Mais quel autre s'inscrivait alors dans l'espace psychique de l'enfant ?

*

²⁰ Jacques Hochmann, *Histoire de l'autisme*, Paris, Odile Jacob, 2009. La méthode initiée par Ivar Lovaas s'est aujourd'hui « normalisée » mais reste marquée de cette logique des renforcements du comportement. Voir I. Lovaas, « A behavior therapy approach to the treatment of childhood schizophrenia » *Minnesota Symposia on Child Psychology*, Minneapolis, University of Minnesota Press, pp.312-345.

Parce que là réside une question qui nous concerne directement dès lors que nous nous demandons comment fonctionne le travail thérapeutique en institution : quel partage entre les actes et la parole serait souhaitable ? En quoi consiste le travail du soignant — j’entends ce mot comme désignant toute personne qui prend soin d’une autre, directement ou indirectement, de l’ASH au médecin ? Est-ce une pratique consistant à aligner des *actes* comptabilisables et évaluables ? Ou est-ce un *acte de parole* ?

Il est notoire qu’une attaque en règle s’exerce aujourd’hui pour que les actes remplacent la parole. Cette attaque est principalement dirigée vers les positions psychanalytiques²¹. Elle est essentiellement portée par des théories cognitives et comportementales, mais relayée sur le plan politique par des groupes de pression organisés²². Elle vise à promouvoir un changement d’axe en prouvant (ce qui est assez facilement vérifiable) que la parole est toujours économiquement plus coûteuse que la protocolisation des actes. De ce fait, il semblerait que ce soit *plus moderne* de recourir exclusivement à des stratégies comportementales. Mais peut-on raisonnablement réduire l’humain à un *bilan comptable* ?

Nous avons connu de longues années où le travail thérapeutique restait basé sur la *mise en récit*, c’est-à-dire sur une logique du « mettre en paroles sa souffrance pour la dépasser ». Mais aujourd’hui semble s’établir sur le plan national une politique relayée et diffusée par le corps administratif, et qui vise à bannir petit à petit cet aspect de *mise en récit*, pour le remplacer par des “évaluations”. Évaluation est mot actuellement fétiche qui dispense de toute analyse puisque des machines (binaires, forcément binaires) s’en chargent à votre place. Il en résulte une pratique de plus en plus envahie par ce que les acteurs de terrain appellent *la paperasse*, c’est-à-dire une pratique qui consiste à remplir des litanies infinies de questionnaires (traçabilité) qui sont essentiellement chronophages et à première vue rassurants par leur soi-disant objectivité, mais qui transforment le soignant en observateur de souris de laboratoire, c’est-à-dire qui établissent une distance artificielle entre soi et l’autre. Tout se passe comme si l’administration, souvent relais du politique — même lorsque c’est à son corps défendant — imposait aux médecins et aux équipes *de se tenir à distance* par le fait de l’observation, de la paperasse et de l’évaluation.

Il faut noter par ailleurs que ces accumulations de paperasses jouent un rôle de voilage fétichiste devant le déni du manque qui semble être la profession de foi des systèmes administratifs, dissimulant elliptiquement la face de sa castration sous un voilage de papiers divers, à la manière d’un fétiche, plutôt

²¹ « Le positivisme psychiatrique normalisateur, qui voit partout des déviations et des anomalies à contrarier par la brutalité chimique, tente désespérément de “prouver” que la psychanalyse est une imposture. » Alain Badiou, « De l’obscurantisme contemporain », in *Le Monde* du samedi 8 mai 2010.

²² Voir à ce sujet la fondation *FondaMental* soutenue par la députée UMP Marie-Anne Montchamp pour qui : « La psychiatrie aborde un tournant de son histoire. Les récentes avancées scientifiques et technologiques en neurosciences permettent, désormais, une lecture nouvelle des maladies mentales et de leurs causes. (...) les récentes avancées scientifiques leur offrent l’opportunité de progrès spectaculaires. » (<http://www.fondation-fondamental.org/>). Voir également sa présentation dans le documentaire de Philippe Borrel, *Un monde sans fous*, 2009.

que d'admettre le réel du manque. Il est également très intéressant de constater qu'un des éléments (et non le moindre) de la chaîne des *holdings du holding*²³ (le politique soutient (*holding*) l'administratif, qui soutient le médical, qui soutient l'équipe, qui soutient chaque soignant, pour soutenir *in fine* le patient) s'affirme comme l'incarnation du déni du manque.

L'emploi, devenu générique, du signifiant *évaluation* s'entend désormais comme le révélateur d'une politique qui ne dit pas son nom, et dont les implications et conséquences sont sans doute ignorées de ceux qui l'utilisent. Pour en donner une image, il nous faut constater que ce mot a envahi également le terrain de l'éducation, remplaçant progressivement ce qui naguère s'appelait *composition*. On avait *compo* de français, *compo* de maths, etc. On a aujourd'hui des évaluations. Or, ce glissement sémantique a une caractéristique inquiétante : il fait passer l'élève travaillant du statut de sujet (je compose) à celui d'objet (je suis évalué). Outre ses aspects foncièrement négatifs (essentiellement chronophage²⁴), il devient dès lors l'outil de l'hypercapitalisme et de la désobjectivation²⁵.

Nous avons donc à nous interroger sur ce que devient l'exercice de la parole dans nos métiers, et nous avons à le faire dans la perspective de la place qu'occupe cette fonction dans le corps social tout entier. Encore faut-il entendre ce que parler veut dire. Pour le dire avec Lacan, ce qui fait l'homme c'est sa parole : « Pas des hommes en tant que troupeau, mais des hommes qui parlent, de cette parole qui introduit dans le monde quelque chose qui pèse aussi lourd que tout le réel.²⁶ »

Schiller disait que les paroles sont plus audacieuses que les actes. Sans doute nous en réclamons nous encore, mais qu'en reste-t-il dans une époque où la parole se voit discréditée, marchandisée, pervertie, ce que j'appelle : une époque de *haine de la parole*, faisant référence au titre d'un livre de Pascal Quignard²⁷. Au fond, la question pourrait se formuler ainsi : la distance, c'est avant tout un effet de la parole.

²³ Voir la définition de ce concept in Claude Allione, *La part du rêve dans les institutions*, Paris, Belles Lettres, Coll. Encre Marine, 2005, seconde édition à paraître en novembre 2010.

²⁴ Jean-Claude Maleval, « Pourquoi l'idéologie de l'évaluation est-elle pernicieuse ? » in <http://publieroumourir/maleval.org>

²⁵ Voir à ce sujet le chapitre intitulé « La haine de la parole » in Claude Allione, *La part du rêve... 2^{ème} édition*.

²⁶ Jacques Lacan, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, Séminaire II*, Leçon du 19 mai 1955, Paris, Seuil, 1978.

²⁷ Pascal Quignard, *La haine de la musique*, Calmann-Levy, 1996.